

Malo Morvan

Classer nos manières de parler, classer les gens

Rennes, Éditions du Commun, 2022, 280 p.

Compte rendu par **Natalia Bichurina**

DANS **LANGAGE ET SOCIÉTÉ** 2023/2 (N° 179), PAGES 226 À 229

ÉDITIONS **ÉDITIONS DE LA MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME**

ISSN 0181-4095

ISBN 9782735129423

DOI 10.3917/lh.179.0221

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2023-2-page-226.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Jean-Paul BRONCKART

Activité langagière, textes et discours : pour un interactionnisme socio-discursif

Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2022, 283 p.

Compte rendu par Emmanuelle Canut, Université de Lille, STL-UMR 8163

La réédition revue et corrigée d'*Activité langagière, textes et discours : pour un interactionnisme socio-discursif* aux éditions Lambert Lucas (la première parution chez Delachaux & Niestlé date de 1996) est l'occasion de raviver notre intérêt pour cet ouvrage fondateur. Et si l'on pensait son contenu digéré, voire dilué dans les recherches des 25 dernières années, autant dire que sa (re)lecture éclaire encore aujourd'hui (et plus que jamais) l'épistémologie de nos réflexions. De l'apparente « simplicité » théorique (quoi de plus évident que d'intégrer la dimension sociale dans l'explication du fonctionnement langagier?), émerge une construction de pensée très complexe, véritable *Manifeste* (Bronckart, Clémence, Schneuwly & Schurmans 1996) pour une refondation de la psychologie du langage, et de la psychologie tout court.

Jean-Paul Bronckart définit dans une première partie les contours épistémologiques de l'interactionnisme sociodiscursif et puise (notamment) dans la (socio)philosophie de Hegel, Marx, Foucault, Wittgenstein, Habermas et Ricœur. En psychologie il réinterroge l'œuvre de Piaget pour y opposer une lecture approfondie de Vygotski. En linguistique, il reprend (entre autres) Saussure à la lumière de textes complémentaires au *Cours de linguistique général*. Avec tous les aspects réducteurs que peuvent impliquer l'espace délimité d'un compte-rendu, nous pouvons décliner son raisonnement de la façon suivante :

- Le langage a une place spécifique, dans le sens où il est à l'origine de l'extrême diversité et de la complexité des formes d'organisation et d'activité de l'espèce humaine.
- L'action langagière (ou l'« agir communicationnel ») d'un individu est le résultat de son appropriation des propriétés de l'activité sociale médiatisée par le langage.
- D'un point de vue psychologique « l'action langagière n'existe qu'en tant que produit sémiotique », ce qui implique « d'identifier et de conceptualiser les opérations qui sous-tendent la production des unités linguistiques constitutives des textes » (p. 37). Jean-Paul Bronckart comble ainsi les lacunes des propositions piagétienes, en

convoquant aussi bien Lev Vygotski que Ferdinand de Saussure : les signes sont les instruments de régulation de l'activité collective que l'enfant intériorise pour entrer dans le fonctionnement d'une pensée consciente. La pensée est orientée par cette sémantique du social que constitue la « culture » d'un groupe (faisant explicitement écho à l'ouvrage de Jérôme Bruner *Car la culture donne forme à l'esprit*, 1991). L'action langagière est donc une unité psychologique mais il existe de multiples façons de dire/d'écrire et le locuteur/scripteur choisi parmi le genre de textes disponibles dans l'intertextualité celui qui lui paraît le plus pertinent au regard de la situation de communication : les formations socio-langagières sont des modalités de mise en fonctionnement de la langue, par essence hétérogènes.

Le cadrage épistémologique, dans son intrication entre philosophie, psychologie et linguistique, est la base à partir de laquelle Jean-Paul Bronckart décline les directions d'une méthodologie « compréhensive globale », explicative de la relation entre action langagière et textes. Non sans avoir précisé au préalable les choix terminologiques adoptés (en particulier, « texte » « genre de textes », « discours », « types de discours »¹), il propose trois axes d'analyse :

- 1) le statut des actions sémiotisées et leur relation avec le mode social et l'intertextualité ;
- 2) l'architecture interne des textes (oraux et écrits) ;
- 3) la genèse et le fonctionnement des opérations en œuvre dans la production des textes.

La deuxième partie de l'ouvrage sera consacrée à l'explication du 2^e axe, l'architecture interne des textes, dans la lignée de la modélisation proposée dans *Fonctionnement des discours* (Bronckart, Baine, Schnewwly, Davaud & Pasquier 1985), puis éprouvée dans plusieurs travaux et sur plusieurs langues (français, allemand, basque, catalan, italien). Il s'agit d'une démarche que l'auteur qualifie lui-même d'interne puisque la description quantifiée des caractéristiques linguistiques des textes se fait hors de leur contexte de production, mais dans une visée d'externalisation. Il s'agit là d'identifier les opérations psychologiques qui sous-tendent ces

1. On notera que dans ce cadre d'analyse, la dimension orale/écrite s'efface, les différences dans les textes dépendent du contexte de l'action langagière et non de la modalité en soi, rejoignant ainsi les conclusions des travaux en syntaxe du français parlé de la même période

phénomènes linguistiques, opérations qui « préexistent historiquement dans l'environnement socio-sémiotique » (p. 85) et qui ont fait l'objet d'une appropriation par l'individu qui les met en œuvre.

L'objectif est de déterminer :

1. l'infrastructure générale des textes, c'est-à-dire l'identification des types de discours : narration, discours interactif, théorique... et des séquences qui les composent ;
2. les opérations de textualisation : connexion, cohésion verbale et nominale ;
3. les opérations de prise en charge énonciatives : cohérence pragmatique (voix et modalisation).

Pour éviter que chacun des niveaux opératoires ainsi découpés et conceptualisés *in abstracto* soit isolé de leur substrat social, l'auteur les replace systématiquement dans le contexte épistémologique de l'interactionnisme socio-discursif, lequel ne s'appuie pas sur les seules capacités cognitives et biologiques de l'individu (à l'image du postulat constructiviste) ou sur des seuls préconstruits socio-langagiers, mais sur l'activité langagière considérée comme « le lien et le médium des interactions sociales constitutives de toute connaissance humaine ; c'est dans cette pratique que s'élaborent les mondes discursifs qui organisent et sémiotisent les représentations sociales du monde ; c'est dans l'intertextualité résultant de cette pratique que se conservent et se reproduisent les connaissances collectives ; et c'est dans la confrontation à cette intertextualité socio-historique que s'élaborent, par appropriation et intériorisation, les représentations dont dispose tout agent humain » (p. 264).

On ne peut qu'inviter linguistes et psychologues à (re)lire ce texte essentiel pour comprendre et éprouver scientifiquement la dimension socio-cognitive et cognitivo-langagière du fonctionnement de l'humain, dépasser ou réinterpréter ainsi le cadre étroit des courants du cognitivisme et de ses variantes connexionnistes, et envisager des liens avec d'autres réflexions majeures, à l'image des recherches récentes que Jean-Paul Bronckart et Ecaterina Bulea-Bronckart ont menées sur les écrits de Ferdinand de Saussure : *Ferdinand de Saussure. Une science du langage pour une science de l'humain* (2022).

On ne peut qu'inviter, de la même manière, sociolinguistes et analystes du discours à davantage creuser ces sillons de l'épistémologie sociale tracés par Jean-Paul Bronckart pour mieux décrire et comprendre

les formes d'interactions dans la société, dans une articulation constante entre linguistique et sociologie.

Références bibliographiques

Bronckart J.-P., Baine D., Schneuwly B., Davaud C. & Pasquier A. (1985). *Le fonctionnement des discours : Un modèle psychologique et une méthode d'analyse*. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé.

Bronckart J.-P., Clémence A., Schneuwly B. & Schurmans M.-N. (1996), « Manifesto. Reshaping Humanities and Social Sciences: A Vygotskian Perspective ». *Swiss Journal of Psychology* 55 : 74-83.

Carmen ALÉN GARABATO, Henri BOYER, Ksenija DJORDJEVIC
LÉONARD (dir.)

Sur la standardisation des langues minor(is)ées aux xx^e et xxi^e siècles

Paris, L'Harmattan, 2021, 236 p.

Compte rendu par James Costa, Université Sorbonne Nouvelle /
UMR LACITO

À travers une série d'études de cas et de propositions théoriques, cet ouvrage entend réexaminer la question classique et centrale en sociolinguistique de la standardisation des langues à l'aune des problèmes spécifiques aux contextes de langues minorées. Cet ouvrage se propose notamment de faire un point d'étape, au terme de plus d'un siècle de construction de standards, alors que les projets de standardisation continuent au xxi^e siècle dans des contextes de plus en plus nombreux et divers. Les développements des standards ont en effet soulevé de nombreuses questions par rapport aux propositions théoriques réalisées au cours du siècle passé : la standardisation/normalisation est-elle la seule voie possible pour la restauration des usages linguistiques minorisés, comme le proposait la sociolinguistique occitano-catalane dans les années 1970-1980 ? Que faire des conflits de propositions de standardisation qui ont éclaté dans de nombreux contextes ? Les

questions que posent les directeur-ices de la publication dans leur introduction sont à ce titre intéressantes : « les langues minor(is)ées, menacées de disparition, peuvent-elles se passer de la construction d'un standard ? Et *une normalisation sociolinguistique* est-elle possible sans une *normativisation linguistique* préalable ? » (p. 14). On le voit, les questions, et une bonne partie des contributeurs, s'inscrivent dans ou en dialogue avec la sociolinguistique du conflit développée dans les pays catalans et occitans.

Les études de cas permettent un survol intéressant de contextes très divers. Ainsi Salih Akin traite dans son chapitre du kurde kurmanji dont la standardisation remonte à plus de cent ans. Malgré l'absence d'institutions centrales ou nationales, on a affaire à une entreprise réussie, « politique linguistique non planifiée » selon le terme de Baldauf repris par l'auteur. Carmen Alén Garabato traite quant à elle du galicien et des débats autour des formes de la standardisation, qui témoignent de difficiles équilibres sociétaux. Claudine Brohy analyse de son côté le cas du romanche en Suisse après 40 ans de standardisation, sans pouvoir conclure encore sur l'avenir de la langue et de son standard. Cette hésitation témoigne de l'ambivalence du standard notamment vis-à-vis des parlers locaux, mettant le doigt sur les processus d'acceptation ou non de ces propositions, et sur leur légitimation.

Ksenja Djordjevic Léonard emmène les lecteur-ices en Serbie parmi les Bunjevci, minorité de Serbie ayant œuvré pour la reconnaissance de leur langue par élaboration sur les ruines du serbo-croate. La standardisation est donc récente puisqu'elle remonte à 2018, et s'inscrit dans le cadre d'une volonté de normalisation qui dépasse le strict cadre sociolinguistique, et qui trouve à s'exprimer dans ce que l'autrice nomme un « esprit d'identité locale bénigne » (p. 89). À l'inverse de ce cas récent, le chapitre suivant, par Narcís Iglesias, traite d'un cas prototypique, celui de catalan et des querelles orthographiques à son propos. Il semble cependant que ces querelles soient maintenant apaisées et aient fait place à la discussion sur l'avenir de la langue.

Les études de cas suivantes traitent de l'ukrainien (Tetiana Kotsyuba Ugryn), du mazatec au Mexique (Jean-Léo Léonard) et du basque dans l'enseignement. Cette collection de cas est particulièrement intéressante on le voit au vu de la diversité des contextes, en ce qu'elle permet de voir des éléments qui en surface paraissent similaires dans leurs manifestations, tout en étant le résultat de dynamiques très disparates. On peut à ce titre se demander si le terme de standardisation est encore adéquat pour subsumer tant de mouvements distincts, tant les différences entre les cas

installés politiquement depuis plusieurs siècles et les tentatives culturelles récentes mettent en jeu des imaginaires et des processus institutionnels divers.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à un ensemble de propositions théoriques. Le premier texte, par Romain Colonna, interroge l'articulation de la standardisation et de la minoration et pose la question de la possibilité même de standardiser des langues qui n'ont pas accès aux outils dont disposent les standards prototypiques comme le français ou l'anglais. Si l'auteur ne conclut pas en général, il montre comment la tentative corse de polynomie tente de marcher sur cette ligne de crête, dont les études de cas dans la première partie avaient montré la complexité – tout en insistant sur les limites de cette approche. Le chapitre suivant, par Marcel Courthiade, est un chapitre posthume. Il revient sur trente années de standardisation du rromani – combat inégal et parfois non souhaitable au vu des enjeux si particuliers des communautés transnationales qui parlent rromani. Concluant de manière pessimiste, Courthiade semble indiquer un désintéressement des locuteurs pour cet enjeu qui pourtant semblait si central il y a quelques années.

Le chapitre suivant, par Christian Lagarde, répond en grande partie, à partir d'une relecture des travaux de James et Leslie Milroy, à l'interrogation initiale du livre. Il s'agit de montrer à quel point les standards sont des produits idéologiques dont le succès repose sur la capacité ou non de leurs promoteurs à les « vendre » aux locuteurs. Il n'existe donc pas de fatalité de la réussite ou de l'échec du standard, entreprise idéologique qui repose néanmoins *in fine* sur la qualité de la marchandise : dans ce cas le produit strictement linguistique. Dans le dernier chapitre de l'ouvrage, Hedy Penner revient sur l'expérience guaraní au Paraguay (où la langue est majoritaire, mais minorée), pour poser la question de l'opposition entre norme et standard. L'article propose une discussion passionnante autour des notions de standardisation et normativisation dans la sociolinguistique occitano-catalane, montrant que cette école posait la nécessité première de la normativisation. C'est cette progression qui avait été adoptée au Paraguay, pour contrebalancer les effets de la diglossie. C'est ce choix que critique Penner dans son chapitre : « dans un pays où les locuteurs du guaraní n'écrivent ni ne lisent la langue, où la bourgeoisie exige l'anglais pour ses enfants [...] le postulat "d'abord normativiser la langue" va à contresens de la normalisation et de toute glottopolitique sociolinguistique tout court » (p. 222). On a donc une normativisation qui ne correspond à aucun usage normalisé.

Enfin, Henri Boyer propose une discussion de l'ensemble de l'ouvrage, mettant en lumière la tension entre le « désir de standard » (p. 231) et le rejet des forces normativisatrices. Le succès du désir de standard semble, pour Boyer, reposer sur une forte « prégnance identitaire » et sur une loyauté des locuteurs ou de la communauté (p. 234).

Cet ouvrage collectif est une réussite dans le sens où les chapitres se complètent et se répondent très élégamment. Il s'agit clairement d'un ouvrage indispensable sur la question de la standardisation des langues minoritaires. Il me semble cependant qu'il serait utile de développer le dialogue que proposent Lagarde ou Colonna avec les travaux internationaux sur ces questions pour enrichir un dialogue qui reste très francophone.

Vinay SWAMY et Louisa MACKENZIE (dir.)

Devenir non-binaire en français contemporain

Paris, Éditions Le Manuscrit Savoirs, 2022, 254 p.

Compte rendu par Isabelle Leblanc, Université de Moncton

Depuis un certain temps, les sociolinguistes réfléchissent aux enjeux catégoriels des identités de genre en lien avec les pratiques langagières en français. À titre d'exemples, les travaux d'Anne-Marie Houdebine et de Marina Yaguello sur la féminisation tout comme ceux de Luca Greco sur le rôle du langage dans la fabrique du genre témoignent de l'évolution de ces interrogations et de la multiplication des travaux cherchant à développer les études linguistiques de genre en français. Lors de la parution de l'*Encyclopédie critique du genre* en 2016, le concept de bicatégorisation était examiné de manière critique par Michel Raz en tant que « processus par lequel sont créées deux classes dissymétriques et mutuellement exclusives » (p. 87) de personnes représentées par deux genres grammaticaux en français, le masculin et le féminin. Au-delà de cette bicatégorisation, il s'avère aujourd'hui nécessaire pour le champ de la sociolinguistique francophone d'examiner la mise en discours des identités qui ne s'inscrivent pas dans cette binarité. La féminisation ou la démasculinisation ainsi que la débinarisation sont des processus sociolangagiers connexes avec des défis différents étant donné « la nature rigoureusement bigenrée de la grammaire » (p. 1). Ainsi, bien que les identités non-binaires ne soient pas une nouveauté ontologique en soi (p. 158), parler de celles-ci en français semble l'être puisque la non-binarité comme champ conceptuel/sémantique est *en devenir* et

l'inclusion du pronom personnel « iel » et ses variantes dans l'édition en ligne du dictionnaire *Le Robert* en 2021 ne fait que confirmer le besoin de travaux sur les expériences langagières de personnes non-binaires francophones dans le contexte contemporain. L'ouvrage dirigé par Swamy et Mackenzie est une excellente contribution à cette perspective.

En avant-propos d'ouvrage, Karine Espineira précise que la non-binarité est souvent considérée en France comme étant un phénomène importé des États-Unis, tout comme la culture *woke* ou la *cancel culture*. Cette altérisation de la non-binarité comme n'émergeant pas d'un ici mais comme venant d'un *ailleurs* représente celle-ci comme un désir ou un fantasme qui ne ferait que traduire une manifestation identitaire anglo-américaine. Cette anglicisation/américanisation de la non-binarité contribue à nuire à la légitimation des identités non-binaires francophones et l'ouvrage propose une réflexion sur le *devenir* non-binaire en français contemporain à travers des récits auto ethnographiques ainsi que des travaux sociolinguistiques qui examinent les enjeux en lien avec les identités de genre. Autrement dit, cet ouvrage permet de penser la non-binarité non pas comme la simple importation d'un phénomène identitaire *Made in America* (voir le chapitre de Mackenzie p. 155) qu'il faudrait sans doute rejeter pour se prémunir des risques de dérives qu'il porterait, mais plutôt de reconnaître la non-binarité comme un fait identitaire qui tarde à être représenté dans la langue française, sans que ce retard soit un verdict de son impossibilité – d'où le titre évocateur du contenu : *Devenir non-binaire en français contemporain*.

Le livre de 254 pages est organisé en huit chapitres de 20-30 pages chacun tout en se terminant avec un entretien fort éclairant sur le genre neutre en français avec Alpheratz, chercheuse qui travaille sur le français inclusif et le genre neutre. Un glossaire succinct de 38 termes avec des définitions dites « provisoires et non définitives » (p. 241) est également disponible à la fin de l'ouvrage permettant d'apprivoiser certains mots liés aux identités de genre qui sont mobilisés dans l'ouvrage. Ce glossaire ne se veut pas un lexique exhaustif des termes inclusifs en français puisque les autaires reconnaissent que le paysage linguistique actuel est « [...] changeant, et même parfois éphémère » (p. 242), notamment en ce qui concerne les néologismes non-binaires qui sont devenus des indicateurs d'un changement important dans la façon de concevoir les êtres humains comme n'étant pas exclusivement hommes ou femmes.

L'ouvrage explicite d'emblée deux questions de recherche qui témoignent de la genèse du projet, soit (1) comment traduire le « they » en français? et (2) comment les personnes non-binaires

francophones pensent, vivent et expriment leur identité? Flora Bolter présente, dans le premier chapitre, une analyse fort intéressante sur les stratégies linguistiques utilisées en 2018 au sein des associations LGBT+ en France. À partir d'une analyse qui s'appuie sur la notion de « sphère » afin de montrer que les personnes font différents choix langagiers selon la sphère dans laquelle se déroule l'interaction (familiale, intime, associations LGBT+ ou travail), nous constatons la fluidité et la créativité dans la présentation de soi menant à ce qu'une personne puisse choisir de mobiliser différents pronoms dans différents contextes. Bien entendu, certains contextes institutionnels sont moins propices que d'autres comme l'argumente Alexandre Baril. Celle-ci interroge, de manière critique et à partir d'une perspective franco-canadienne, l'usage d'un vocabulaire exclusivement cisféminin « femmes militantes » ou « femmes chercheuses » (p. 62) dans le cadre d'un congrès ce qui peut contribuer à l'institutionnalisation d'un silence autour de l'existence et la représentativité des personnes se trouvant à l'extérieur du spectre binaire des identités de genre. Son texte permet de réfléchir à la distinction entre une logique d'accommodement et une logique d'accessibilité dans l'inclusion linguistique de personnes trans. Blase A. Provitola, pour sa part, offre l'un des chapitres les plus passionnants de l'ouvrage à travers une relecture des silences stratégiques dans sa trajectoire d'auto-genre. En présentant des exemples de compromis linguistique et de choix dans le dévoilement des pronoms (les siens ou ceux des autres), ce texte offre de nombreuses pistes pour aborder le langage non-binaire en salle de classe. Le chapitre révèle également les nombreux obstacles interactionnels entourant le français inclusif lorsque les personnes cisnormatives résistent plus qu'elles n'écoutent ou n'apprennent les choix des personnes trans, non-binaire ou de genre non-conforme (p. 97). De plus, Logan Natalie O'Laughlin contribue une analyse fascinante permettant de repenser la dysphorie en interaction linguistique. En souhaitant « trans-former le langage » (p. 118) Logan considère que « le français présente de nombreuses possibilités de perturbation fécondes qui peuvent, en fait, approfondir l'apprentissage » (p. 122). Dans ce sens, Marie Candea et LeAnn Brown examinent « s'il est possible de parler de catégorisation non-binaire des voix humaines, mais également de tester le poids du facteur interculturel en comparant les résultats perceptifs recueillis auprès d'échantillons de personnes vivant en France et aux États-Unis (p. 131). Ce chapitre plonge le lectorat dans un questionnement à savoir s'il existe « un indice saillant de non-binarité de genre (ou de non-conformité au système binaire du genre) dans la perception des voix humaines? »

(p. 132). En fin d'ouvrage, Louisa Mackenzie insiste pour rappeler l'idée centrale de l'ouvrage : « iels, als, illes existent, nous existons » (p. 180) alors que Vinay Swamy montre « dans quelle mesure la langue française rend invisible à la fois le féminin et le non-binaire » (p. 194). Swamy remarque que « le sujet non-binaire est conscient de sa fluidité ou de sa non-conformité de genre, mais encore cette prise de conscience a dû s'effectuer au-delà de la langue dont il disposait. C'est-à-dire qu'en français normé, cette formulation à soi ne pourrait que prendre la forme limitée de « je ne me sens ni garçon, ni fille ». De fait, la binarité en genre du français apparaît restrictive, et donc insuffisante pour une « véritable » expression de genre, souhaitable pour la pleine constitution du sujet non-binaire » (p. 192 -193). C'est à cet effet qu'Alpheratz contribue à repenser la potentialité qui existe au sein même d'une langue forgée sur plusieurs siècles en insistant sur « l'existence pérenne du neutre » (p. 16) et en affirmant que « oui, le neutre existe déjà en français » (p. 229). Pour Alpheratz, le choix de parler de « genre neutre » s'explique par « la polysémie du mot, qui lui permet d'en dire plus que « commun », « non-binaire », « agenre » et même « inclusif ».

À la lecture de cet ouvrage, nous constatons que l'évolution des représentations linguistiques autour du « genre neutre » dépend en partie du travail des sociolinguistes à décrire les pratiques non-binaires ou neutres sans adopter de posture prescriptive, puisque le risque de hiérarchiser ces pratiques existe. En bref, cet ouvrage est agréable à lire et deviendra une référence incontournable pour les futures études sociolinguistiques sur l'expression des identités non-binaires en français tout comme pour l'enseignement du rapport entre langue, genre et pouvoir.

Malo MORVAN

Classer nos manières de parler, classer les gens

Rennes, Éditions du Commun, 2022, 280 p.

Compte rendu par Natalia Bichurina, Sorbonne Nouvelle/
UMR LACITO

« Cet ouvrage ne prétend présenter aucune idée nouvelle. » Telle est la première ligne du livre de Malo Morvan *Classer nos manières de parler, classer les gens*, paru à Rennes en 2022. L'intention de l'auteur est d'explorer

certaines thèses communément acceptées au sein de la sociolinguistique, mais « totalement ignorées dans la plupart des discours actuels » (p. 13), que ces derniers soient médiatiques ou institutionnels. Ayant une double formation en philosophie et en sociolinguistique, l'auteur se situe lui-même au sein du courant de la sociolinguistique critique, un courant qui se développe à partir des années 2000, notamment avec les travaux de Monica Heller au Canada et Josiane Boutet en France. Un tel positionnement suppose, entre autres, une approche située de la production et de l'interprétation des données de recherche. L'auteur se présente également à la fois comme sociolinguiste et comme militant du mouvement de revitalisation du breton. Ainsi un lecteur intéressé par les langues régionales trouvera plusieurs réflexions enrichissantes à partir du vécu personnel de l'auteur, notamment relatives au cas du breton, ainsi qu'au positionnement du chercheur et/ou du militant vis-à-vis son objet d'étude/de travail (p. 91 sur la langue, mais aussi des musiques et des danses traditionnelles bretonnes ; p. 93-95 un « appendice réflexif » sur le travail de Malo Morvan en Bretagne ; p. 112-114 l'exemple du gallo ; p. 214-215 « Reproduire les outils du maître » sur la standardisation du breton, etc.).

Un autre aspect qui relève du positionnement de Malo Morvan au sein de la sociolinguistique critique est son intérêt, central dans cet ouvrage, pour l'imprécision théorique de certains termes linguistiques, ainsi que pour les enjeux politiques de leurs usages. Après avoir exploré le flou des catégories utilisées pour parler des langues dans les deux premières parties de l'ouvrage, dans la troisième partie l'auteur déplace l'attention vers le processus même de catégorisation. C'est surtout dans cette dernière partie qu'un.e lecteur.ice expérimenté.e en sociolinguistique trouvera des pistes des réflexion intéressantes quant aux enjeux sociaux et politiques des usages des termes ; c'est aussi cette partie qui présente véritablement une perspective propre à la sociolinguistique critique.

Quoique l'auteur prévient son lecteur dès le début qu'il ne suggérera aucune idée nouvelle, cette affirmation modeste devrait être nuancée. Au-delà du résumé des idées sociolinguistiques à destination du grand public, l'ouvrage a le mérite d'analyser plusieurs exemples concrets, souvent avec des apports originaux : du *Cours de linguistique générale* de Saussure (p. 33-34) à la métaphore biologique dans la description des langues (p. 45-46), de la politique linguistique de la France, dès la Révolution (p. 52-53) jusqu'aux pratiques scolaires du « symbole »

dans la période beaucoup plus récente (p. 71-72; 89) au rôle de l'écrit (p. 73-74), etc.

Un.e lecteur.rice non issu.e de l'hexagone serait peut-être quelque peu dérouté.e par un texte très circonscrit à la France : non seulement parce que les exemples concernent les réalités françaises, mais aussi parce que les présupposés présentés comme occidentaux, sinon universels, sont avant tout français. Ainsi en parlant d'une homonymie entre l'ethnonyme et le glossonyme, l'auteur discute (p. 23) : « On entend et répète depuis l'enfance que *“les Français.e.s parlent français”*, *“les Allemand.e.s parlent allemand”*... » Il précise qu'il s'agit d'une idéologie « occidentale », en rajoutant une note de bas de page qui fournit une comparaison intéressante avec le Congo et l'Angola où soit un préfixe distingue l'ethnonyme et le glossonyme (les Bakongo parlent le kikongo, les Mbundu parlent le kimbundu etc.), soit il y a une disjonction complète entre les deux, comme dans le cas du lingala auquel ne correspond aucun ethnonyme. Pourtant, aussi enrichissant que soit cet exemple, sans aller loin, dans le monde « occidental », même les voisins francophones de la France, en Suisse ou en Belgique, ne se retrouveraient pas dans ce type d'idéologie linguistique (les Suisses ne parlent pas suisse). Il en va de même pour ce qui concerne l'association d'une langue à un pays (p. 25-26) : « on pourrait alors identifier une « langue » en présentant un groupe homogène de personnes, souvent perçu à une échelle nationale ... » Il est clair que, d'un côté, il s'agit pour l'auteur de remettre en question une telle représentation, et de l'autre côté, une telle identification de langue et nation a tout l'intérêt social d'être remise en question, comme des recherches du nationalisme tant en anthropologie qu'en histoire l'ont démontré (parmi les classiques, Anderson 1983 ; Hobsbawm 1992). Ce qui est peut-être moins clair est que le « on » dans ce constat cache avant tout les Français ou encore des citoyens de certains États construits selon le modèle français. Cette discussion n'en est pas moins pertinente pour ce public cible, mais comme toute idéologie, celle-ci a ses limites, qui passent d'ailleurs géographiquement tout près de l'hexagone.

Plus généralement, on peut adresser à l'ouvrage (et à nous tous.tes les sociolinguistes) la question suivante : jusqu'où peut-on aller dans la déconstruction des termes linguistiques ? Par exemple, en traitant la question de la « disparition des langues » et des « langues en danger », l'auteur rappelle que l'on traite plutôt de « l'évolution des contextes d'interlocution » (p. 85) ; par conséquent, il le met en parallèle avec l'apparition de nouveaux contextes et donc de nouvelles pratiques langagières, avec notamment les communautés des *geeks*, *gamer.euse.s*,

etc. (p. 86). Pourtant est-il vraiment légitime de mettre sur le même plan ces types de pratiques identitaires et langagières, et de « percevoir les créations actuelles comme un véritable apport au renouvellement de la diversité linguistique » (p. 89) comme une compensation de la disparition des pratiques dans lesdites *langues en danger*? Dire qu'il y a plusieurs manières de parler (quelqu'un parle breton, et quelqu'un une langue des *gameur.euse.s*), qu'il y a plusieurs identités (quelqu'un est un Breton et quelqu'un est un punk) – ne relèverait-il pas du même processus d'invisibilisation, que l'auteur mentionne par rapport aux appartenances de genre, par exemple (p. 203-206) et que l'on reproche communément, dès la naissance de la sociolinguistique, à la linguistique structuraliste selon laquelle les langues sont toutes égales, tandis que socialement elles sont perçues différemment? S'il est incontestable que des langues ne sont pas des organismes vivants et donc ne peuvent pas mourir, il est tout aussi vrai que les processus de substitution linguistique supposent des enjeux sociaux (des rapports de domination etc.) que le fait de combler le « vide identitaire » par des catégories d'autres types (des préférences musicales, alimentaires ou d'autres) ne permet pas de dépasser.

Malgré ces réserves épistémologiques, l'ouvrage est parfaitement adapté pour la collection qui vise la vulgarisation des connaissances scientifiques. Le grand public, ainsi qu'un débutant en sociolinguistique, que ce soit un étudiant ou spécialiste d'une discipline voisine, y trouvera sûrement plusieurs éléments critiques pour pousser ses réflexions autour des idées reçues sur la langue, ainsi que plusieurs études de cas édifiantes.

Références bibliographiques

- Anderson B. (1983), *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism*, Londres, Verso.
- Hobsbawm E. (1992), *Nations and nationalism since 1780. Programme, myth, reality*, Londres, Canto.

Nicolas SORBA (dir.)

Transmettre les langues : pourquoi et comment ? Questions politiques, familiales et migratoires

Louvain-la-Neuve, EME éditions, 2021, 370 p.

Compte rendu par Marinette Matthey, Université Grenoble Alpes /
LIDILEM

L'ouvrage dirigé par Nicolas Sorba est issu d'un colloque international du même nom qui s'est tenu en octobre 2020 à l'Université de Corse, en présentiel et à distance. Ce colloque a été organisé par l'INSPE (Institut national supérieur du professorat et de l'éducation). L'ouvrage se compose d'une préface (N. Sorba), d'une introduction (Ph. Blanchet), de quatre parties composées respectivement de trois à six chapitres, et d'une postface (M. Rispail et A. Di Meglio).

Dans sa préface, N. Sorba revient sur le rôle de l'Università di Corsica pour visibiliser, donner un statut et soutenir la transmission du corse sur l'île. La thématique du colloque émane de la situation du corse et de la politique d'aménagement, du statut et du corpus, dont cette langue fait l'objet. Le corse, comme bon nombre de langues régionales, doit faire face à la lente rupture de la transmission intergénérationnelle lors de la socialisation première, et à une demande d'intervention formelle pour contrer ce processus. Si sept axes ont structuré les quarante-cinq propositions de communications retenues pour le colloque, quatre à orientation clairement sociolinguistique se retrouvent dans l'ouvrage et composent les quatre parties : I. La transmission familiale ; II. Les migrant-es face à la/aux langue-s du pays d'accueil ; III. Les politiques linguistiques ; IV. Transmissions et appropriations « informelles » dans l'environnement social. Une autre publication devrait accueillir les communications relevant prioritairement des sciences de l'éducation.

L'ouvrage est plaisant à lire en raison de la diversité des terrains, des langues, et des regards. Il table également sur l'intercompréhension entre langues romanes, un article est écrit en italien et les citations dans d'autres langues latines que le français ne sont pas traduites. Dans son introduction, Ph. Blanchet rappelle la spécificité de la glottopolitique qui fait une distinction claire entre des *instances* (États, gouvernements, collectivité publique, toute autorité pouvant être performée par des lois et des règlements) et des *agents* (les citoyens et les citoyennes qui mettent en œuvre des politiques linguistiques explicites ou implicites). Il ne se réfère pas à la notion de politique linguistique familiale proposée par Desprez (1996), qui attribue un statut ambivalent à la famille (n'est-elle pas, elle aussi, une institution, une forme de gouvernement des enfants par les parents?). Blanchet range clairement l'institution familiale dans les agents. Un lapsus à signaler : à la page 41, les conclusions de la thèse de Vincenzina di Bartolo sur les raisons des différences de rapport à la

langue et à la culture italiennes chez des jeunes de troisième génération issus de familles italiennes venues s'installer en Suisse romande ou en France « montrent que la situation est nettement distincte en France et en Suisse [et non en Italie] ».

La première partie consacrée à la transmission familiale présente des contributions, entre autres, sur la transmission de l'italien en Suisse (B. Moretti); du corse en Corse (M. Branca, avec une discussion intéressante sur les *néolocuteurs*, et une proposition de typologie, p. 70-76); du catalan en Catalogne du Nord (M. Antón i Alvarez de Cienfuegos, qui a enquêté auprès de 14 familles de professeurs de catalan pour évaluer la transmission dans leur propre famille); du français dans les villes de Dakar et d'Abidjan (Bruno Maurer, qui constate que le français est minorisé par le wolof à Dakar mais se maintient à Abidjan).

La deuxième partie s'ouvre sur une contribution consacrée à la mise en œuvre concrète des exigences linguistiques de la politique migratoire helvétique dans la didactique impulsée par la Confédération (A.-Ch. Zeiter et B. Maurer) et se poursuit par des textes qui partent dans des directions très différentes (reconnaissance des langues régionales; ateliers FLE).

La troisième partie contient, en particulier, un article sur l'évolution des compétences de « nouveaux locuteurs » de breton (C. Choplin, qui rend compte du développement de la certification des compétences en breton, qui soutient la revitalisation linguistique, mais qui donne toujours lieu à l'éternelle question des différences de légitimité entre les « bretonnants de naissance » et les nouveaux brittophones) et un autre sur les politiques familiales face à l'arabe dans des familles d'origine maghrébine en France (A. Ennasiri, qui constate que l'arabe se maintient bien dans les familles malgré les attitudes négatives de la société française à son égard).

La quatrième partie présente un chapitre sur la confection d'audioguides de musée réalisée par des apprenants de français (F. Favart); sur le rôle des pratiques d'enseignements du corse à des adolescents dans la revendication ethnique telle qu'elle peut s'exprimer dans les réseaux sociaux qu'ils utilisent (Ch. Moretti); sur le rôle de la chanson commerciale dans la transmission des langues (N. Pimonova); sur le « mixialecte » (N. Sorba, qui réaffirme la polynomie de la langue corse, tout en constatant que sa mise en pratique reste assez dévalorisée, comme le sont généralement toutes les variétés perçues comme hybrides, mélangées, p. 359 et ss; les enseignant-es, même sensibilisé-es à la

variation continue à signaler voire à corriger tout ce qu'ils considèrent comme du mélange).

Enfin, dans leur postface, M. Rispail et A. Di Meglio reprennent leur synthèse du colloque et donnent leur avis sur les enjeux de la transmission des langues minoritaires. Ils mettent en garde les chercheurs et les chercheuses contre le surinvestissement dans leur objet d'étude : « Même si la notion d'objectivité est illusoire, voire contreproductive en sciences humaines, la maîtrise de l'implication sociopolitique du chercheur qui donne sens à son travail ne peut qu'appeler notre vigilance afin d'éviter de prêcher à des convaincu-e-s, afin d'observer et décrire ce qui se passe vraiment » (p. 370).

Le livre, qui est structuré en parties et en chapitres, est néanmoins tributaire du genre « actes de colloque », avec le côté mosaïque qui lui est propre, avec des textes émanant d'auteur-es confirmé-es et de jeunes docteur-es, avec des études plus ou moins solidement menées et présentées. Le principal défaut de cet ouvrage est la qualité des tableaux et des figures présentées. Elle est nettement insuffisante. Les illustrations semblent être des diapositives insérées et certaines sont carrément illisibles (notamment p. 184 et ss, p. 235 et 238, p. 283...). Les éditions EME devraient être plus attentives à la qualité de ce qu'elles publient car cela dessert grandement les textes édités.

Référence bibliographique

Deprez C. (1996), « Une "politique linguistique familiale" : le rôle des femmes », *Éducation et société plurilingue* 1, p. 35-42.

Marie-Claude MARSOLIER

Le mépris des « bêtes ». Un lexique de la ségrégation animale.

Paris, Presses Universitaires de France, 2020, 175 p.

Compte rendu par Mat Pires, Université de Franche-Comté

Malgré son sous-titre, et la liste de syntagmes qui orne la première de couverture (« Bas les pattes, Quelle bécasse » etc.), *Le mépris des « bêtes »* n'est pas, à proprement parler, un lexique – un recueil de mots, selon le *Trésor de la langue française informatisé* – mais un essai sur les biais

sémantiques du champ lexical de l'animal en français : « Lexique et ségrégation animale » aurait mieux résumé l'ouvrage. Quoi qu'il en soit, le titre réunit deux termes – *bête* et *animal* – dont les valeurs résument parfaitement le propos du texte de Marie-Claude Marsolier, chercheuse au Muséum national d'histoire naturelle.

Dans le premier chapitre de l'ouvrage, « Dispositifs linguistiques d'opposition entre les humains et les autres animaux », elle questionne en biologiste la dualité de cet *animal*. Est-ce un « organisme multicellulaire hétérotrophe, membre du règne des *Animalia*, organisé en tissus morphologiquement et fonctionnellement différents, et en général mobile, au moins à certains stades de son cycle de vie » (p. 16-17)? Ou alors une seconde entité, qui reprend mot pour mot cette définition mais en exclut de façon inattendue l'espèce animale *Homo sapiens*? L'« obstacle épistémologique » (p. 24) que constitue ce deuxième sens, nous rappelle Marsolier, avait déjà conduit Derrida, dans *L'animal que donc je suis*, à s'agacer de cet « animot », artifice bien lexical.

Pour l'autrice, la vraie définition de ce groupement hasardeux est celle d'un « être de non-ayant-droit », les humains s'accordant la possibilité de le maltraiter, de le tuer, voire d'organiser sa souffrance pour leur plaisir propre, gustatif par exemple (foie gras), ou événementiel (corrida). L'analyse d'*animal* est complétée par celle de *bête*, synonyme de stupidité en français (les autres langues romanes retiennent plutôt la férocité), puis par un tour d'horizon des dissymétries, telles qu'exprimées dans le *Trésor*, par lesquelles certains termes corporels sont réservés aux humains, et donc artificiellement éloignés de structures homologues chez d'autres animaux : *bras* mais *patte*, *ongle* mais *griffe*, *bouche* mais *museau*, *groin*, *gueule*. Sans parler des cas d'absence pure et simple de terme « animal » : ceux de *visage* ou *figure*, par exemple, lacunes qui empêchent selon l'autrice de concevoir toute personnalité chez un autre animal. Cette terminologie « animale » figure dans toutes les catégories lexicales : *mettre bas*, *s'accoupler*, être *grosse* ou *pleine* – même si Marsolier rencontre de nombreuses *vaches enceintes* dans les écrits sur internet.

Un second chapitre est consacré à la dévalorisation lexicale des animaux non-humains. La liste des tares ainsi « animalisées » est longue : stupidité (notamment chez les oiseaux : *pigeon*, *tête de linotte*, *dindon de la farce*), exploitation (*vache à lait*), saleté (*cochon*), sexualité supposée déviante (*cocotte*, *chienne*, *porc*), fécondité excessive (*lapine*, *poule pondeuse*), cruauté (*vache*, *chacal*, *requin*, *sangsue*); le lexique verbal donne *cafarder*, *seriner*, *papillonner*, *singer*. La quantification de l'animal par le partitif (*du mouton*, *du vison*) traduit « le statut essentiel

de ressource exploitable » (113), parfaitement privée d'individualité, un trait que l'on retrouve dans l'homonymie française *viandel'être vivant* (*du bœuf* vs *un bœuf*, etc.), souvent mise en regard de l'opposition qu'opère l'anglais (*beeflox*). Collectivement, certains animaux non-humains sont simplement des « nuisibles », ce qui représente l'antithèse même d'une quelconque valeur.

Dans le chapitre « Euphémisations et dénis », l'autrice explore les lissages lexicaux dont bénéficient nombre de traitements éthiquement douteux infligés sur les animaux non-humains. Il est ainsi impossible d'assassiner, ou d'exécuter un animal ; on va plutôt l'*abattre* (rapprochant sa mort de celle d'un arbre), en *prélever* bien bureaucratiquement des *spécimens*, voire l'*euthanasier*. Appliqué à des chiens errants ou animaux de zoo surnuméraires, ce dernier terme subit un revirement sémantique spectaculaire : « *euthanasie* implique de façon fallacieuse que la mise à mort de ces individus en pleine santé est une action éthique motivée par la compassion » (125). On peut rajouter que la dissymétrie est également lexicogrammaticale, car en tant que verbe *euthanasier* décrit une action dirigée obligatoirement vers un animal (**Le patient a été euthanasié*). Le lieu de la mise à mort subit pareille euphémisation, les anciennes *tuerie* et *écorcherie* se muant en *abattoir*, tandis que la viande de l'assiette s'habille d'une terminologie absconse, semblant parfois relever de champs lexicaux lointains : *hampe*, *souris*, *onglet*... Quant au végétal, il est l'objet d'une disqualification globale : le *féculent* réunit non seulement une association des plus hétérogènes (pommes de terre, châtaignes, céréales de cultivation industrielle), son étymologie se trouve être celle de *fèces*, expression de l'impureté. Le chapitre aborde enfin le *flexitarisme* ; associant un régime carné à la notion très en vogue de *flexibilité*, ce dernier tend à construire végétariennes et végétaliennes (au féminin inclusif) comme des psychorigides. L'industrie de la viande s'empresse d'ailleurs d'accueillir ce terme, baptisant l'un de ses périodiques promotionnels *Flexi-gourmand*.

Ces recherches démontrent à quel point le lexique du français est « misothère » – adjectif forgé à partir du grec *thérion*, « animal sauvage », de même origine que *féroce*, « qui exprime haine ou mépris envers les animaux non humains » (10). Il tend particulièrement à désindividualiser les animaux non-humains et à normaliser des pratiques cruelles à leur endroit.

Dans le dernier chapitre, « Pour une évolution de notre langage », Marsolier appelle à éviter les insultes référençant les autres animaux, à ne retenir que le sens biologique d'*animal*, et à refuser les distinctions

artificielles en disant sans complexe « une vache enceinte », « la jambe du chien », « le visage de l'oiseau ». Lorsqu'elle nous encourage à parler de moineaux, pies, corbeaux, pigeons, rouges-gorges et mésanges, davantage « accessibles à l'imagination », et non d'« oiseaux des villes », son enthousiasme réformateur lui fait oublier quelque peu les questions de pertinence communicative, mais ses propositions reposent en général sur une logique définitoire et une préoccupation éthique parfaitement fondées. Certaines de ces évolutions sont d'ailleurs déjà en cours : « animal non humain » dans les écrits d'éthique animale, « vache enceinte » chez les usagères ordinaires.

L'aspect programmatique du *Mépris de « bêtes »* rappelle inévitablement un autre combat de représentation linguistique : celui de la féminisation du français. Le rapprochement entre antisexisme et antisécisme linguistiques est ici pleinement assumé. Marsolier cite à plusieurs reprises *Les Mots et les femmes* par Marina Yaguello (1978) (p. 50, 104, 141). Comme Yaguello elle se fixe comme objectif de mettre à nu un ensemble de biais linguistiques très fortement « normalisés ». Au vu de la sensibilisation croissante à l'éthique animale – régimes non carnés, interdiction des animaux de cirque, parti politique animaliste – le chantier de recalibrage linguistique présenté dans *Le mépris des « bêtes »* semble destiné à prendre de l'ampleur dans les années à venir.

Références bibliographiques

Yaguello M.(1978). *Les mots et les femmes : essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine*. Paris : Payot.

Jean-Paul BRONCKART et Ecaterina BULEA BRONCKART
Ferdinand de Saussure. Une science du langage pour une science de l'humain
 Paris, Classiques Garnier, 2022, 590 p.
 Compte rendu par Michèle Monte, Université de Toulon

Ce volumineux ouvrage poursuit deux objectifs : d'une part, rendre compte de l'élaboration des principaux concepts saussuriens en exploitant toutes les sources disponibles (*Cours de Linguistique générale*, notes de

Saussure transcrites et publiées, archives manuscrites, cahiers de cours des étudiants), d'autre part, faire le point sur l'actualité de Saussure. On n'y trouvera pourtant pas de réflexion sur les développements des sciences du langage au ^{xx}e siècle ni sur leurs évolutions récentes, sauf de brèves références à Garfinkel et Goffman, à la linguistique énonciative et à la linguistique textuelle d'inspiration rastérienne. C'est que l'objectif des auteurs est de penser le langage au regard du fonctionnement psychique et social des humains, et donc de situer la linguistique par rapport aux disciplines voisines que sont la sociologie et la psychologie.

Loin d'être une hagiographie, le livre ne fait pas l'impasse sur les hésitations, les contradictions et les limites de la pensée de Saussure. Il montre comment, des conférences et des notes écrites au début de la décennie 1890 aux 3 cours dispensés à Genève entre 1907 et 1911, les concepts et la terminologie ont fluctué, avec des avancées et des régressions tenant aux impasses rencontrées par Saussure et à la nécessité de rendre l'enseignement accessible. Le travail sur les légendes germaniques et les anagrammes dans la poésie latine ainsi que les travaux de phonologie depuis le *Mémoire* jusqu'aux notes manuscrites éditées par Marchese sous le titre *Phonétique*, sont également analysés pour montrer à la fois l'intérêt de Saussure pour les domaines des textes et de la phonologie, mais aussi sa difficulté à situer leur place au sein d'une linguistique générale.

La première partie se déploie en 10 chapitres : après un bref rappel du parcours scientifique de Saussure, on nous présente tout d'abord les grandes lignes de son positionnement théorique et méthodologique (approche systémique différentielle, caractère non substantiel des faits langagiers, mise en rapport psychique des unités physiques et cognitives qui composent les signes) et de sa conception des langues, animées par un changement continu, n'ayant ni début ni fin, et fondamentalement sociales. Les auteurs soulignent le côté novateur des conceptions de Saussure en les confrontant à la linguistique de son temps, qui plaçait les idées avant les mots et traitait les langues comme des entités biologiques. Une fois ce cadre général posé, 7 chapitres abordent chacun un aspect spécifique de la pensée saussurienne. Dans « Langage, langue, parole, discours », on voit comment les termes *langue*, *parole*, *discours* ont changé de sens au fil des travaux de Saussure, sans qu'il parvienne à une délimitation stable. Le mot *discours* désigne, tour à tour, comme *parole*, la dimension proprement vocale des signes, l'activité de production langagière dans sa globalité, le produit de cette activité et les règles d'organisation des entités textuelles. La langue a son siège tantôt dans la

conscience des sujets individuels, tantôt dans les instances sociales, elle est tour à tour active et passive. Le chapitre suivant est consacré à une analyse critique de la façon dont Saussure a opposé trop radicalement approches diachronique et synchronique, puis on arrive à ce qui constitue le cœur du livre : dans « La quête de l'essence des signes », on suit pas à pas, au fil de l'analyse de *La double essence*, l'élaboration par Saussure du caractère formel-psychique des signes, de leur nature arbitraire et foncièrement corrélatrice. Viennent 3 autres chapitres consacrés successivement à la notion de système, à l'étude des textes germaniques, à celle des sonorités et anagrammes. Le chapitre 10, « Au-delà de Saussure... avec Saussure » revient sur les « problématiques inabouties » et les « prises de position successives divergentes à propos d'un même objet » (373) en montrant comment certains de ces problèmes peuvent être dépassés en prenant appui sur le corpus saussurien « le plus avancé », pourrait-on dire. Les p. 381-383 proposent par exemple une relecture de la distinction langue/discours qui va à l'encontre de la dichotomie langue/parole du *CLG* et réhabilite la place du discours en s'appuyant sur les textes mêmes de Saussure. Le chapitre examine aussi pourquoi d'autres problèmes – la dimension sémiologique des éléments phonologiques, le potentiel de signification de l'organisation syntaxique, le rôle des faits sociaux dans l'évolution des langues – sont restés pendants ou ont été négligés.

Cette première partie offre ainsi un parcours systématique de l'œuvre saussurienne, assorti de nombreuses citations, qui montre à la fois son caractère novateur, ses apories et la possibilité de les dépasser en s'appuyant sur des intuitions contenues dans les notes ou, plus rarement, dans les cours. Pour celles et ceux qui seraient rebutés par sa longueur, il est important de signaler que chaque chapitre peut être lu indépendamment des autres : ce parti pris entraîne un certain nombre de redites un peu lassantes pour qui lit le livre en continu, mais permet une lecture sélective au gré des intérêts de chacun-e. Le fil conducteur du livre réside dans la place centrale qu'il accorde à la définition du signe : résultant de l'association par le sujet parlant dans le moment de la parole d'une image vocale et d'une signification sur la base d'un triple rapport simultané (différenciation de la forme par rapport à d'autres formes, du signifié par rapport à d'autres signifiés, association de la forme au signifié), le signe se constitue dans l'activité langagière grâce à un travail psychique de différenciation-association en se dégageant à la fois de la physicalité des sons et des représentations préverbaux flous. Cette conception du signe sert de soubassement à la seconde partie, qui explore le statut épistémologique de la linguistique saussurienne, puis le

rôle qu'elle assigne aux phénomènes psychiques et sociaux, et, enfin, la façon dont elle permet de mieux comprendre le rôle clé du langage dans l'évolution de l'espèce humaine.

L'ouvrage s'attarde d'abord sur deux types de difficultés dans la pensée saussurienne : l'articulation des différentes instances psychiques (langue vécue, langue collective, sujet parlant) mises en jeu par l'activité langagière, et la non-prise en compte de l'engagement social que constitue l'énonciation. Ils expliquent ces difficultés par l'état des sciences humaines du début du ^{xx}e siècle. Pour dépasser ces limites sans renier l'apport saussurien, et notamment l'idée que le langage est le fait social par excellence et repose sur des entités à la fois formelles et psychiques en constante évolution, l'autrice et l'auteur vont s'appuyer sur le constructivisme piagétien revisité par l'interactionnisme social de Vygotski et sur la philosophie spinoziste. À partir de là, ils montrent comment les idées clés de Saussure (dynamisme et autonomie de la langue, altération du signe à travers le temps garantissant l'ouverture du système, double ancrage de la langue dans la conscience individuelle et dans les dispositifs socioculturels de la communauté) permettent, moyennant l'extension de la bifacialité du signe aux structures phrastiques et textuelles, de penser l'émergence de la pensée opératoire chez l'enfant par intériorisation des signes langagiers et, sur le plan phylogénétique, l'homínisation de l'espèce humaine par le langage.

Ce livre est remarquable par son ambition épistémologique et parce qu'il ouvre à discussion tout en montrant en quoi la pensée saussurienne nous concerne encore aujourd'hui. L'insistance sur la co-émergence du sens et des formes et la non-substantialité des signes me paraît tout à fait bienvenue, tant cette idée reste contre-intuitive et doit constamment être ravivée face aux dispositifs (dictionnaires, enseignement, etc.) qui réifient la langue. On peut regretter que les auteurs n'aient pas dit dès le début en quoi la pensée de Vygotski a informé leur lecture de Saussure : cela aurait mis les lecteurs peu au fait des travaux de Jean-Paul Bronckart de plain-pied avec le cheminement du dernier chapitre qui se situe dans la droite ligne d'*Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionnisme socio-discursif* (1997), mais en élargissant le propos. Ce reproche reste cependant mineur eu égard aux enjeux considérables que revêt l'effort d'élaborer une théorie du langage cohérente avec un point de vue interactionniste et constructiviste.